

A Bittersweet Life Entre l'arbre et l'écorce

Pascal Grenier

Number 299, November 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2015). Review of [A Bittersweet Life : entre l'arbre et l'écorce].
Séquences : la revue de cinéma, (299), 48–48.

A Bittersweet Life

Entre l'arbre et l'écorce

Avant sa tentative ratée à Hollywood (*The Last Stand*), son film de vengeance extrême (l'extraordinaire *I Saw the Devil*) et son hommage jouissif au western spaghetti (*The Good, the Bad, the Weird*), le brillant cinéaste coréen Kim Jee-woon avait pondu son ultime chef-d'œuvre avec *A Bittersweet Life*. Dix ans plus tard, ce film reste encore majoritairement méconnu du public québécois, car, outre un passage à Fantasia en 2007, il est toujours inédit chez nous.

PASCAL GRENIER



Une douceur éphémère qui reflète à merveille l'amertume de la vie

Après *Deux sœurs* (*A Tale of Two Sisters*) en 2003, Kim Jee-woon décide de livrer ses lettres de noblesse à un genre qu'il apprécie particulièrement : le film noir. À travers cette fresque citadine et criminelle, Jee-woon livre un puissant hommage au cinéma de Jean-Pierre Melville (tout comme John Woo l'avait fait dans un genre différent avec *The Killer*) et à celui de Martin Scorsese pour la profondeur de ses personnages. Le cinéaste s'approprie les principaux codes du film noir (héros solitaire, ténébreux et peu bavard, ambiance étouffante, scènes nocturnes) qu'il contourne habilement en y ajoutant un contexte de polar urbain sur fond de saga criminelle. Il construit un univers très personnel où nous subjuguons un mélange de modulations explosives. Jee-woon pratique l'art du décalage et de la rupture de ton, où se cache un humour absurde (la séquence avec les marchands d'armes et la démonstration d'une utilisation d'arme à feu qui s'ensuit), chevauchant habilement avec le velours noir de son récit, a priori assez classique (la chute et la revanche sanglante d'un homme de main d'un chef de bande), mais dont l'enjeu fait basculer le récit vers une étrange et fascinante théâtralité qui s'apparente à un adagio musical.

Bâti sur la chute de son protagoniste et anti-héros – provoquée par une perte totale de contrôle –, le drame du film se déroule suivant un implacable crescendo d'une foudroyante intensité dramatique. Ceci donne lieu à l'occasion rêvée, pour le cinéaste, de nous livrer deux morceaux de bravoure : l'évasion de Kim au milieu du film – alors qu'il est prisonnier dans un hangar où il doit se défendre contre de nombreux assaillants avec l'usage d'une seule main – et une inévitable et sanglante fusillade finale dans l'hôtel où le héros est le gérant, qui est tout simplement une des meilleures séquences du genre jamais filmées. L'ampleur de ces deux séquences hautement jubilatoires repose principalement sur le jeu désespéré et la performance électrique de Lee Byung-hun (que le cinéaste retrouvera dans ses deux prochains films). S'investissant corps et âme dans son rôle – un peu comme Delon dans *Le Samourai* ou encore De Niro dans *Taxi Driver* –, Byung-hun crève l'écran et incarne avec une ferveur aussi discrète que destructrice les blessures de son personnage, conférant au film une dimension mystique insoupçonnée. Deux séquences filmées de main de maître, dont l'ampleur repose également sur la nervosité du montage et le souci de vouloir réinventer la poésie violente et sèche de scènes de combats ou de fusillades, comme on en a rarement vues à l'écran.

Si *A Bittersweet Life* est un film sombre et brutal, sa précieuse réussite et l'ampleur de son succès résident également dans ce délicieux contrepoint qui est révélé à la toute fin. Sans artificialité, ce déchirant plan en contrechamp (qui ouvre et clôt le film) révèle le sourire d'un homme stoïque et loyal qui répond au regard et au sourire d'une femme pour ensuite y verser une larme, en repensant à ces pensées bouddhistes. Pour Jee-woon, ce bonheur est à peine frôlé de loin et ce rêve injustement bafoué dégage une puissance silencieuse. Dans ces derniers instants, le protagoniste voit sa vie et son rêve lui échapper et s'évaporer alors que le spectateur assiste à la puissance d'un cinéma qui parvient à étreindre les cœurs en un seul instant : en l'espace d'un plan, Jee-woon parvient à graver sur l'écran noir et dans nos mémoires une de ses images obsédantes dont la douceur éphémère reflète à merveille l'amertume de la vie.

★★★★★

■ DALKOMHAN INSAENG | **Origine** : Corée du Sud – **Année** : 2005 – **Durée** : 2 h – **Réal.** : Kim Jee-woon – **Scén.** : Kim Jee-woon – **Images** : Kim Ji-yong – **Mont.** : Choi Jae-geun – **Mus.** : Dalparan, Jang Yeong-gyu – **Son** : Roberto Cappannelli – **Dir. art.** : Ryu Seong-hie – **Cost.** : Elisabeth Vastola – **Int.** : Lee Byung-hun (Sun-woo), Kim Yeong-cheol (Mr. Kang), Kim Roe-ha (Mun-suk), Hwang Jeong-min (Président Baek), Oh Dal-su (Myung-gu) – **Prod.** : Eugene Lee, Oh Jeong-wan – **Dist. / Contact** : CJ Entertainment.